

ADELINE DIEUDONNE

“La vraie vie”

Extrait (1)

A la maison, il y avait quatre chambres. La mienne, celle de mon petit frère Gilles, celle de mes parents et celle des cadavres.

Des daguets, des sangliers, des cerfs. Et puis des têtes d'antilopes, de toutes les sortes et de toutes les tailles, springboks, impalas, gnous, oryx, kobus ... Quelques zèbres amputés du corps. Sur une estrade, un lion entier, les crocs serrés autour du cou d'une petite gazelle.

Et dans un coin, il y avait la hyène.

Tout empaillée qu'elle était, elle vivait, j'en étais certaine, et elle se délectait de l'effroi qu'elle provoquait dans chaque regard qui rencontrait le sien. Aux murs, dans des cadres, mon père posait, fier, son fusil à la main, sur des animaux morts. Il avait toujours la même pose, un pied sur la bête, un poing sur la hanche et l'autre main qui brandissait l'arme en signe de victoire, ce qui le faisait davantage ressembler à un milicien rebelle shooté à l'adrénaline du génocide qu'à un père de famille.

La pièce maîtresse de sa collection, sa plus grande fierté, c'était une défense d'éléphant. Un soir, je l'avais entendu raconter à ma mère que ce qui avait été le plus difficile, ça n'avait pas été de ruer l'éléphant. Non. Tuer la bête était aussi simple que d'abattre une vache dans un couloir de métro. La vraie difficulté avait consisté à entrer en contact avec les braconniers et à échapper à la surveillance des gardes-chasse. Et puis prélever les défenses sur la carcasse encore chaude. C'était une sacrée boucherie. Tout ça lui avait coûté une petite fortune.

Je crois que c'est pour ça qu'il était si fier de son trophée. C'était tellement cher de tuer un éléphant qu'il avait dû partager les frais avec un autre type. Ils étaient reparus chacun avec une défense.

Moi, j'aimais bien caresser l'ivoire. C'était doux et grand. Mais je devais le faire en cachette de mon père. Il nous interdisait d'entrer dans la chambre des cadavres.

C'était un homme immense, avec des épaules larges, une carrure d'équarrisseur. Des mains de géant. Des mains qui auraient pu décapiter un poussin comme on décapsule une bouteille de Coca. En dehors de la chasse, mon père avait deux passions dans la vie : la télé et le whisky. Et quand il n'était pas en train de chercher des animaux à tuer aux quatre coins de la planète, il branchait la télé sur des enceintes qui avaient coûté le prix d'une petite voiture, une bouteille de Glenfiddich à la main. Il faisait celui qui parlait à ma mère, mais, en réalité, on aurait pu la remplacer par un ficus, il n'aurait pas vu la différence.

Ma mère, elle avait peur de mon père

Et je crois que, si on exclut son obsession pour le jardinage et pour les chèvres miniatures, c'est à peu près tout ce que je peux dire à son sujet. C'était une femme maigre, avec de longs cheveux mous. Je ne sais pas si elle existait avant de le rencontrer. J'imagine que oui. Elle devait ressembler à une forme de vie primitive, unicellulaire, vaguement translucide. Une amibe. Un ectoplasme, un endoplasme, un noyau et une vacuole digestive. Et avec les années au contact de mon père, ce pas-grand-chose s'était peu à peu rempli de crainte.

ADELINE DIEUDONNE

“La vraie vie”

Extrait (2)

Quelques jours après le retour de mon père, Gilles et moi avons accompagné notre mère pour faire des courses. On est passés par l'animalerie parce qu'elle avait besoin de poudre vitaminée pour les chèvres. C'était un hangar immense dans lequel on trouvait de tout, à la fois pour les animaux domestiques et pour le bétail. Ma mère aimait bien papoter avec le monsieur. C'était un fils de fermier, il savait tout sur les animaux. Alors, avec Gilles, on en profitait pour aller s'amuser dans les ballots de paille. Ils étaient empilés sur plusieurs mètres, ça faisait comme une forteresse à escalader. Il fallait juste se méfier des trous. Le monsieur m'avait dit que c'était déjà arrivé dans sa famille, qu'un enfant était mort en tombant dans un trou entre les ballots.

....Ce jour-là, il y avait des chiots à donner, ceux de la petite chienne du hangar, un genre de jack Russell à poil dur. Je trouvais qu'elle ressemblait à une vieille brosse à dents. J'ai demandé à ma mère si on pouvait en prendre un. Elle était d'accord, évidemment, mais c'était à mon père de décider.

Le soir même, je suis allée le voir dans le salon. Comme il avait chassé son ours peu de temps avant, il était calme.

De temps en temps, à la place de regarder la télé, il mettait de la musique. Claude François. C'était rare. Mais c'était le cas ce soir-là. Je me suis approchée du canapé sans faire de bruit parce qu'il n'aimait pas ça mon père, le bruit. Il était vraiment très calme. Assis bien droit, les mains sur les genoux, immobile. À cette heure-ci, la lumière de dehors avait presque disparu de la pièce. Son visage était à moitié englouti par la pénombre. Claude François chantait *Le téléphone pleure*. Mon père

avait un reflet bizarre sur la joue. Je me suis glissée près de lui, sur le canapé.
« Papa ? »

Il a eu un léger sursaut, a passé une main sur le reflet pour le faire disparaître, puis il a grogné, mais c'était pas comme d'habitude. Un grognement plus doux.

Je me suis souvent demandé pourquoi il pleurait. Sur cette chanson-là en particulier. Je savais qu'il n'avait jamais connu son père, mais personne ne m'avait expliqué pourquoi. Est-ce qu'il était mort ? Est-ce qu'il l'avait abandonné ? Est-ce qu'on lui avait caché qu'il avait un fils ? En tout cas, cette absence semblait avoir creusé un trou dans la poitrine de mon père, juste sous sa chemise. Ce trou aspirait et broyait tout ce qui s'en approchait. C'était pour ça qu'il ne m'avait jamais prise dans ses bras. Je le comprenais et je ne lui en voulais pas. « Papa, dis, tout à l'heure à l'animalerie, il y avait des bébés chiens et je voulais savoir si je pouvais en avoir un. »

Il m'a regardée. Il avait l'air fatigué, comme s'il venait de perdre une bataille.

GABRIEL TALLENT
“My Absolute Darling”

Extrait (1)

Quand le brouillard se détache de l'herbe encore fumante de rosée, Turtle décroche le Remington 870 de son clou au mur, elle d'éclipse le chargeur et tire la pompe afin de dévoiler les munitions vertes. Elle referme le fusil d'un claquement sec, l'incline sur son épaule et descend l'escalier avant de sortir par la porte de derrière. Il commence à pleuvoir. Les gouttes tapotent les aiguilles de pin et tremblent au bout des feuilles d'ortie et des frondes de fougères. Elle se fraye un chemin sur les solives du porche arrière et longe la pente de la colline où se mêlent les tritons à la peau rugueuse et les salamandres de Californie longilignes parmi les troncs pourrissants, ses talons craquent la croûte gluante des feuilles de myrte et retournent la terre noire. Elle avance avec précaution et serpente jusqu'à la source de Slaughterhouse Creek où pendent les feuilles des fougères aux tiges noires pareilles à des larmes vertes, où les capucines s'entremêlent dans cette odeur humide et fraîche, où les rochers sont couverts d'hépatique.

Ici, le ruisseau jaillit d'une niche moussue à flanc de colline, et il a sculpté un bassin de pierre à l'endroit de son impact, une eau froide et limpide au goût métallique, un bassin grand comme une chambre à coucher où trempent des troncs d'arbres usés, rendus duveteux par le temps. Turtle s'assied sur un tronc, ôte tous ses vêtements, pose le fusil dessus avant de glisser dans la piscine de pierre, les pieds d'abord car elle vient chercher ici son réconfort, étrange et personnel, et elle a le sentiment qu'ici règne le réconfort des lieux froids, d'une entité limpide et glacée et vivante.

Elle retient son souffle et s'enfonce jusqu'au fond du bassin, elle remonte les genoux à ses épaules, ses cheveux flottent autour d'elle comme des algues, elle ouvre les yeux, lève la tête et aperçoit les images grossies sur la surface piquetée de gouttes de pluie, et les silhouettes des tritons aux doigts écartés, leurs ventres rouge et or exposés au-dessus d'elle, leurs queues oscillant paresseusement. Ils sont déformés et tordus, flous comme le sont toutes choses vues sous l'eau, et la fraîcheur lui est agréable, elle la ramène à elle-même. Turtle brise la surface, se hisse sur les troncs, elle sent la chaleur revenir et elle contemple la forêt autour d'elle.

Elle se lève et remonte prudemment la colline, elle met un pied devant l'autre sur les solives du porche arrière dans la pluie battante, puis elle entre dans la cuisine où une belette à queue noire sursaute et la regarde, une patte au-dessus d'une assiette pleine de vieux os.

Turtle pose le fusil sur le plan de travail, se rend au frigo qu'elle ouvre, elle se tient là trempée, les cheveux plaqués sur son dos et collés autour de son visage, elle casse les œufs contre le rebord du plan de travail et les verse dans sa bouche avant de jeter les coquilles dans le seau à compost. Elle entend Martin sortir de sa chambre et longer le couloir. Il arrive dans la cuisine et regarde la pluie qui tombe au-delà de la porte ouverte. Elle ne dit rien. Elle pose les mains sur le plan de travail, les laisse là. Des perles d'eau ornent le fusil. Elles s'accrochent aux courbes des munitions rangées dans le porte-cartouches.

GABRIEL TALLENT

“My absolute darling”

Extrait (2)

Turtle se réveille en sursaut, le cœur battant, et elle attend, elle écoute, les yeux collés par la déshydratation, la bouche sèche comme du cuir. Quelqu'un a donné un coup de pied dans le poteau central et la bâche pend, à moitié pleine d'eau, des feuilles mortes stagnent en cercle noir au fond. Elle attend, elle respire et elle se demande ce qui l'a réveillée, si Martin est dehors, près de la souche avec son fusil automatique. Lentement, silencieusement, elle dégaine le Sig Sauer et le pose contre sa joue, le métal presque tiède d'avoir capturé la chaleur du sac de couchage. Elle entend son propre souffle haletant. Elle pense, Calme-toi mais elle ne peut pas se calmer et elle se met à respirer plus fort, et elle pense, C'est pas bon, c'est pas bon du tout.

Quelque chose heurte l'eau et Turtle sursaute, elle aperçoit un objet de la taille d'un poing dans l'eau au-dessus d'elle, elle touche la bâche et l'objet flotte loin d'elle. Elle attend, le pistolet contre le visage, entre ses deux mains tremblantes. C'est une pomme de pin, sans doute de pin muricata. C'est ce qui l'a réveillée: les pommes de pin tombant dans l'eau et heurtant la bâche dans une gerbe d'éclaboussure. Elle prend une profonde inspiration, puis elle sursaute à nouveau quand une deuxième pomme de pin frappe l'eau et plonge, ralentissant alors qu'elle se dirige vers Turtle. Elle touche la bâche puis remonte à la surface et s'éloigne. Des vaguelettes s'étirent de tous côtés. Leur ombre lape les garçons, les sacs de couchage, les paquetages, le désordre de ce petit taudis.

Elle pense. J'aime tout ce qu'ils ont car c'est à eux, et j'aime la façon dont on est serrés ici avec toutes ces affaires, le bazar et la profusion, toute l'humidité et la chaleur et elle pense, J'adore ça. Elle étend les pieds contre le nylon mouillé du sac de Jacob. Elle s'allonge, ses muscles se relaxent, et quand elle le peut, elle rengaine le pistolet et attend, les mains sur la gorge, les yeux rivés sur la petite piscine au-dessus d'elle. Elle meurt d'envie de dégainer son pistolet, elle ne supporte pas de rester allongée là sans lui, elle porte la main à la crosse, elle caresse le chien désarmé, et elle pense, Laisse-le, laisse-le, et elle écarte sa main, elle reste étendue à écouter l'eau et la forêt au-delà.

Elle pense, L'espace d'un moment j'ai cru que c'était lui, et la seule chose que j'ignorais, c'était jusqu'où il irait, et à quel point il serait furieux. Elle pense, Il a toujours réussi à me surprendre. Une fois rassérénée, Turtle se hisse hors de la souche, se faufile maladroitement dans un espace entre la bâche et le tronc. Elle s'assied là-haut, pieds nus, le jean trempé et collé à ses cuisses, et elle boit l'eau de la bâche.

HANNELORE CAYRE

“La Daronne”

Extrait (1)

Pendant l'année mes parents se terraient comme des rats derrière leurs quatre murs, se livrant à des calculs tant alambiqués qu'avant-gardistes d'optimisation fiscale, traquant dans leur mode de vie le moindre signe extérieur de richesse, leurrant ainsi la Bête attirée par des proies plus grasses.

Mais en vacances, une fois sortis du territoire français, nous vivions comme des milliardaires dans des hôtels suisses ou italiens à Bürgenstock, Zermatt ou Ascona, aux côtés des vedettes de cinéma américaines. Nos Noëls nous les passions au *Winter Palace* à Louxor ou au *Danieli* à Venise ... et ma mère reprenait vie.

Dès son arrivée, elle se ruait dans les boutiques de luxe pour acheter vêtements, bijoux et parfums, pendant que mon père faisait sa récolte d'enveloppes kraft bourrées de liquide. Le soir, il ramenait devant la porte de l'hôtel la Thunderbird décapotable blanche qui suivait je ne sais comment nos pérégrinations offshore. Même chose pour le Riva qui apparaissait comme par magie sur les eaux du lac des Quatre-Cantons ou sur celles du Grand Canal de Venise.

Il me reste beaucoup de photos de ces vacances füzgéraldiennes mais je trouve que deux d'entre elles les contiennent toutes.

La première représente ma mère en robe à fleurs roses, posant près d'un palmier tranchant tel un pschitt vert sur un ciel d'été. Elle tient sa main en visière afin de protéger ses yeux déjà malades de la lumière du soleil.

L'autre est une photo de moi aux côtés d'Audrey Hepburn. Elle a été prise un 1er août, jour de la fête nationale suisse, au Belvédère. Je mange une grosse fraise melba noyée dans la chantilly et le sirop et, alors que mes parents sont sur la piste et dansent sur une chanson de Shirley Bassey, on tire un feu d'artifice magnifique qui se reflète sur le lac des Quatre-Cantons. Je suis bronzée et je porte une robe Liberty à smocks bleus qui vient rehausser le *bleu-Patience* de mes yeux, tel que mon père avait surnommé leur couleur.

L'instant est parfait. Je rayonne de bien-être comme une pile atomique.

L'actrice a dû sentir cette félicité immense car elle s'est spontanément assise à mes côtés pour me demander ce que je voulais faire quand je serais plus grande.

- Collectionneuse de feux d'artifice.
- Collectionneuse de feux d'artifice! Mais comment tu veux collectionner une chose pareille?
- Dans ma tête. Je voyagerai autour du monde pour tous les voir.
- Tu es la première collectionneuse de feux d'artifice que je rencontre!
Enchantée.

Là, elle a hélé un photographe de ses amis afin qu'il immortalise ce moment inédit. Elle a fait tirer deux photos. Une pour moi et une pour elle. J'ai perdu et oublié jusqu'à l'existence de la mienne mais j'ai revu la sienne par hasard dans un catalogue de vente aux enchères avec la légende : *La petite collectionneuse de feux d'artifice, 1972.*

Cette photo avait saisi ce que ma vie d'autrefois promettait d'être: une vie avec un avenir beaucoup plus éblouissant que tout le temps qui s'est écoulé depuis ce 1er août.

HANNELORE CAYRE

“La Daronne”

Extrait (2)

J'ai cinquante-trois ans. Mes cheveux sont longs et entièrement blancs. Ils sont devenus blancs très jeune, comme l'ont été ceux de mon père. Je les ai longtemps teints parce que j'en avais honte et puis un jour j'en ai eu marre de guetter mes racines et je me suis rasé la tête pour les laisser pousser. Il paraît qu'aujourd'hui c'est tendance; en tout cas, ça va très bien avec mes yeux *bleu-Patience* et cela jure de moins en moins avec mes rides.

Je parle la bouche légèrement tordue, ce qui fait que le côté droit de mon visage est un peu moins ridé que le gauche. Le responsable en est une discrète hémiplégie due à mon écrasement initial. Ça me donne un genre faubourien qui, rajouté à mon étrange chevelure, n'est pas inintéressant. J'ai un physique robuste avec cinq kilos de trop pour en avoir pris trente à chacune de mes deux grossesses, laissant partir en roue libre ma passion pour les gros gâteaux colorés, les pâtes de fruits et les glaces. Au travail, je porte des tenues monochromes, grises, noires ou anthracite, d'une élégance sans recherche.

Je prends garde à être toujours apprêtée afin que mes cheveux blancs ne me donnent pas un air de vieille beatnik. Cela ne veut pas dire que je suis coquette ; à mon âge je trouve ce genre de minauderies plutôt sinistres ... Non, je veux juste que lorsqu'on me regarde, on se récrie : *Dieu du ciel que cette femme a l'air en forme ...* Coiffeur, manucure, esthéticienne, injection d'acide hyaluronique, lumière pulsée, fringues bien coupées, maquillage de qualité, crème de jour et de nuit, sieste ...

C'est que j'ai toujours eu une conception marxiste de la beauté. Pendant longtemps je n'ai pas eu les moyens financiers d'être belle et fraîche ; maintenant que je les ai, je me rattrape. Vous me verriez, là, en ce moment sur le balcon de mon joli hôtel,

on dirait Heidi dans sa montagne.

On dit de moi que j'ai mauvais caractère, mais j'estime cette analyse hâtive. C'est vrai que les gens m'énervent vite parce que je les trouve lents et souvent inintéressants. Lorsque par exemple ils essaient de me raconter laborieusement un truc dont en général je me fous, j'ai tendance à les regarder avec une impatience que j'ai peine à dissimuler et ça les vexé. Du coup, ils me trouvent antipathique. Je n'ai donc pas d'amis; seulement des connaissances.

Sinon, je suis sujette à une petite bizarrerie neurologique ; mon cerveau associe plusieurs sens et me fait vivre une réalité différente de celle des autres gens. Chez moi, les couleurs et les formes sont couplées au goût et aux sensations comme le bien-être ou la satiété. Une expérience sensorielle assez étrange et difficile à expliquer. Le mot est *ineffable*.

Certains voient des couleurs lorsqu'ils entendent des sons, d'autres associent des chiffres à des formes. D'autres encore ont une perception physique du temps qui passe. Moi je goûte et ressens les couleurs. J'ai beau savoir qu'elles ne sont pas plus qu'un conciliabule quantique entre la matière et la lumière, je ne peux m'empêcher de sentir qu'elles résident dans le corps même des choses. Par exemple, là où les gens voient une robe rose, je la vois en matière rose, composée de petits atomes roses, et lorsque je l'observe c'est dans l'infiniment rose que mon regard se perd. Ça fait naître chez moi à la fois une sensation de bien-être et de chaleur mais aussi une envie irrépressible de porter ladite robe à ma bouche car le rose pour moi c'est aussi un goût. Comme "le petit pan de mur jaune", dans *La Prisonnière de Proust*, qui obsède tant le contemplateur de la *Vue de Delft* de Vermeer. Je suis sûre qu'à un moment, l'auteur a surpris l'homme qui lui a inspiré le personnage de Bergotte en train de lécher le tableau. Comme il trouvait ça trop fou et un tantinet dégoûtant, il n'en a pas parlé dans son roman.

NAOMI RAGEN

“SOTAH”

Extrait (1)

DATE: 10 ADAR (FÉVRIER)

Je n'ai jamais tenu de journal jusqu'aujourd'hui. Je me sens un peu bête, comme si je me parlais à moi-même et, en même temps, parlais à quelqu'un d'autre, à un étranger. Je ne peux me confier à personne, alors il vaut mieux essayer de mettre les mots sur le papier plutôt que de devenir folle ! On ne me laissera jamais en paix. Personne. Et pourtant, je me sens si seule, malgré tous les efforts d'Ima pour me parler, malgré les gentils petits cadeaux d'Aba. Il croit que je ne comprends pas l'effort qu'il lui en coûte rien que d'essayer d'imaginer ce qui pourrait me plaire - des barrettes à cheveux, de jolis mouchoirs. Il va dans de petites boutiques et réfléchit. Je vois d'ici son visage perplexe, douloureusement tendu devant de petites babioles, de petits carrés de lin, se demandant lequel me ferait plaisir. Mon cher Aba.

Si seulement je pouvais me dominer ! J'ai l'impression de faire tout un cinéma et je me sens légèrement ridicule. Après tout, comme on ne cesse de me le répéter, c'est le premier garçon que je rencontrais. Et je n'ai que dix-sept ans. Je sais que tout est entre les mains de Dieu, d'ailleurs on ne manque jamais de me le rappeler, mais c'est prêcher une convaincue.

En dépit de ce que tous pensent, je ne suis ni blessée dans mon amour-propre, ni en colère ni honteuse. Je ne me sens même pas personnellement rejetée. J'aurais encore préféré cela. J'ai tellement peu d'amour-propre que toute mortification se serait cicatrisée comme une petite égratignure.

Et si j'avais honte, j'aurais le bon sens de cesser maintenant de me faire honte à moi-même. Après tout, ces rêvasseries chagrines et puériles ne sont-elles pas bien pires ?

Je ne sais pas moi-même pourquoi je prends les choses tellement à cœur, tout ce que je sais, c'est qu'il me manque, tout simplement. Ou peut-être est-ce l'idée que je me fais de lui qui me manque. Je ne me rappelle même plus très nettement à quoi il ressemble. Comme le contour du soleil. Du soleil, on ne voit que les bords. Le reste, on l'imagine, on remplit les blancs.

Je n'ai pas honte d'avoir été rejetée. Mais j'ai honte de moi-même.

Et pourtant, j'ai le sentiment d'avoir perdu tout un monde, entièrement meublé, avec des rideaux aux fenêtres et des canapés, des petits bébés et des conversations à table. Tout est parti en fumée, comme Hiroshima.

NAOMI RAGEN

“Sotah”

Extrait (2)

Reb Garfinkel avait horreur des amateurs. Des tantes qui se mêlaient de ce qui ne les regardaient pas, des pères insensés, des mères arrogantes, des professeurs de *Houmash* malavisés, voire, occasionnellement, un *rosh yeshiva*. Enfin, tous ces entremetteurs de pacotille qui plongeaient la tête la première dans le borbier de l'appariement conjugal et s'enlisaient en entraînant à leur suite de gentilles jeunes filles et des garçons naïfs.

Il glissa la main dans sa longue barbe rousse en bataille pour en ôter les miettes du petit déjeuner. Il mélangea son thé, en aspira de petites gorgées brûlantes à travers un morceau de sucre qui reposait sur sa langue. Tous ces gens-là se permettraient-ils de délivrer des ordonnances sans avoir reçu de formation médicale ? Se hasarderaient-ils à arracher une dent sans avoir aucune notion de dentisterie, tenteraient-ils de préparer une déclaration d'impôts, de construire des maisons ou même de déboucher des tuyaux ! . . . Il sentit le liquide brûlant couler dans sa gorge avec une sensation nauséuse. Et pourtant, apparier deux individus, unir deux familles dont les gènes détermineraient le physique, l'intelligence d'un nombre infini d'êtres humains encore à naître, cela, ils le trouvaient facile. *Cela*, ils avaient l'impudence de s'arroger le droit de le faire.

Si Reb Garfinkel avait eu quelques dispositions artistiques ou littéraires, il aurait comparé son indignation à celle d'un artiste ou d'un écrivain expérimenté et talentueux. Comment, sous prétexte que l'on était capable d'aligner des mots sur une page blanche ou des couleurs sur une toile vierge, pouvait-on trouver tout naturel de se déclarer écrivain ou peintre et de produire une infinité de pages

illisibles ou de croûtes exécrables. A chaque fois que quelqu'un, sans une once d'expérience, de talent ou de compétence, s'installait pour écrire ou peindre, le résultat était un affront, un soufflet virtuel à ceux qui, pendant de longues années, s'étaient attelés au joug de leur art pour mériter le droit d'écrire une phrase et un paragraphe dignes de ce nom, de tracer une simple ligne digne d'être regardée.

De la même manière, Reb Garfinkel se sentait irrité et bafoué par tous ceux qui avaient l'indécence choquante, l'effronterie inqualifiable et stupide, de s'ingérer dans le domaine dont il avait l'exclusivité: les mariages entre *Misnagdim*, entre des familles *harédies* dont les aïeux les plus proches dans le temps venaient de Pologne, Russie ou Hongrie. C'était sa partie. Sa propriété. Il la protégeait avec la jalousie farouche, la cupidité quasiment malade du chercheur d'or qui aurait trouvé un filon au fin fond de l'Alaska dans les années 1890.

ROMAIN GARY

“Gros-Câlin”

Extrait (2)

Les lits m'ont toujours posé des problèmes. S'ils sont étroits, pour une seule personne, ils vous foutent dehors, en quelque sorte, ils vous coupent vos efforts d'imagination. Ça fait 1, sans ambages, sans ménagement. « T'es seul, mon vieux, et tu sais bien que tu le resteras. » Je préfère donc les lits à deux places, qui s'ouvrent sur l'avenir, mais c'est là que se présente l'autre côté du dilemme. Les dilemmes sont tous des peaux de cochon, soit dit en passant, j'en ai pas connu d'aimables. Car avec un lit pour deux chaque soir, et toute la journée samedi et dimanche, on se sent encore plus seul que dans un lit pour un, qui vous donne au moins une excuse d'être seul. La solitude du python à Paris vous apparaît alors dans toute sa mesure et se met à grandir et à grandir. Seul dans un lit pour deux, même avec un python enroulé autour de vous, c'est l'angoisse, malgré toutes les sirènes d'alarme, les police-secours, les voitures des pompiers, ambulances et états d'urgence, dehors, qui vous font croire que quelqu'un s'occupe de quelqu'un.

Une personne livrée à elle-même sous les toits de Paris, c'est ce qu'on appelle les sévices sociaux. Lorsque cela m'arrivait, je m'habillais, je mettais mon manteau, qui a une présence chaleureuse avec manches, et j'allais me promener dans les rues en cherchant des amoureux dans les portes cochères. C'était avant la Tour Montparnasse.

J'ai fini quand même par acheter un lit à deux places, à cause de Mlle Dreyfus.

ROMAIN GARY

“Gros-Câlin”

Extrait (1)

Je pense que ce curé a raison et que je souffre de surplus américain. Je suis atteint d'excédent. Je pense que c'est en général, et que le monde souffre d'un excès d'amour qu'il n'arrive pas à écouler, ce qui le rend hargneux et compétitif. Il y a le stockage monstrueux de biens affectifs qui se déperdisent et se détériorent dans le fort intérieur, produit de millénaires d'économies, de thésaurisation et de bas de laine affectifs, sans autre tuyau d'échappement que les voies urinaires génitales. C'est alors la stagflation et le dollar.

J'en arrive à la conclusion que lorsque nous voyageons ensemble dans le même ascenseur, Mlle Dreyfus comprend que je crève de surplus américain et qu'elle n'ose pas affronter un tel besoin, ne se sentant pas à la hauteur, à cause de ses origines. La grande passion fait toujours peur aux humbles. Nous avons au bureau une secrétaire, Mlle Kukowa, qui fait rire mes collègues parce qu'elle court faire pipi toutes les dix minutes. Elle doit avoir une toute petite vessie, un véritable bijou.

Mais je demeure confiant. Une femme est toujours intéressée lorsqu'elle rencontre un homme jeune, avec une situation, et qui ne craint pas de se charger d'un reptile difficile à nourrir de deux mètres vingt, de l'assumer et de veiller sur ses besoins, elle sent qu'il y a là une bonne place à prendre.

À part cette question qu'elle m'a posée une fois au cours de nos voyages, Mlle Dreyfus ne m'a plus jamais adressé la parole. Peut-être parce qu'elle sentait que ça devenait trop important, entre nous, ou peut-être avait-elle honte.

Elle doit éprouver de la gêne lorsqu'on commence à parler des pythons, à cause des singes. Ce qui me fait penser que je suis né trop tard pour la fraternité. Ça n'a plus rien à vous donner. J'ai raté les Juifs persécutés que l'on pouvait traiter d'égal à égal, avec noblesse, les Noirs lorsqu'ils étaient inférieurs, les Arabes lorsqu'ils étaient encore des bicots, il n'y a plus d'ouverture pour la générosité. Il n'y a plus moyen de s'ennoblir. S'il y avait l'esclavage, j'aurais épousé Mlle Dreyfus tout de suite, je me sentirais quelqu'un. Les seuls moments où je me sens quelqu'un, c'est lorsque je marche dans les rues de Paris avec Gros-Câlin sur mes épaules et que j'entends les remarques des gens: « Quelle horreur ! Mon Dieu, quelle sale tête ! Ça devrait pas être permis ! On n'a pas idée ! Ça mord sûrement, c'est dangereux, ça risque de s'infecter ! ». Je marche fièrement la tête haute, je caresse mon bon vieux Gros-Câlin, mes yeux sont pleins de lumière, je m'affirme enfin, à l'extérieur, je me manifeste, je m'exprime, je m'extériorise.

- Pour qui il se prend, celui-là?
- Ça doit être plein de maladies. Ma sœur avait une cuisinière algérienne et elle a attrapé des amibes.
- Pauvre type. Il doit vraiment pas avoir personne.

Évidemment, un python, ça ne suffit pas. Mais j'ai également l'ascenseur avec Mlle Dreyfus. Il s'est établi entre nous un lien discret et tendre, plein de pudeurs et de délicatesses - elle demeure toujours les yeux baissés, pendant le parcours, les cils palpitants, effarouchée et timide, à cause des gazelles - et chaque voyage que nous faisons ensemble nous rapproche davantage et nous fait la plus douce et la plus rassurante des promesses : celle de $2 = 1$.